

La Schubertiade de Sceaux : Schubert, Brahms, Schumann

SCEAUX, Sam 19 janv 2019. 17h30 : alto / piano, L Hennino / PK Atanassov. Duo de charme, alto / piano, le nouveau concert présenté dans le cadre de la Schubertiade de Sceaux, et dans la salle principale de l'Hôtel de ville, met l'accent sur une facette passionnante de la musique de chambre : le dialogue entre deux instruments aux moirures complices... le pianiste **Pierre-Kaloyann Atanassov** quitte son trio

(Trio Atanassov) le temps de ce programme et joue avec l'une des altistes les plus prometteuses de sa génération, **Léa Hennino**, dans un programme d'œuvres romantiques, associant Schubert, Schumann, Brahms. L'opus D 821 était originellement pour piano et arpeggione. L'arpeggione est un ancien instrument entre la guitare et le violoncelle, expérimentation qui résulte d'une commande de son ami Vincenz Schuster, guitariste affirmé ; l'arpeggione n'avait que 6 cordes, rendant extrêmement difficile sa maîtrise : l'instrument nouveau ne s'imposa pas et l'œuvre est aujourd'hui surtout joué par l'alto ou le violoncelle. **La Sonate Arpeggione de Schubert (1824)** comprend trois mouvements (allegro moderato, adagio, allegretto). Lumineuse et profonde, l'œuvre porte qualités et caractères de Schubert : nostalgie, finesse, renoncement poétique, tendresse rêveuse et mélancolie éthérée... avec dans variations et reprises, une réflexion personnelle sur le sens et la direction de l'écriture mélodique.





Léa Hennino, alto – Pierre-Kaloyann Atanasov, piano



L'opus 120 de Brahms comprend deux sonates (composées à l'été 1894, initialement pour piano et clarinette, et transcrites plus tard par le compositeur pour alto et piano). Pierre-Kaloyann Atanasov et Léa Hennino jouent la n° 2 en mi bémol majeur. La transcription n'entame en rien

l'élégance d'une œuvre de la pleine maturité (les deux Sonates sont ses ultimes pièces dans le genre) : multiplicité mouvante de l'écriture en variations (dont Brahms a le génie), surtout riche exploitation du timbre sombre, parfois âpre et amer de l'alto que le compositeur aime passionnément comme Berlioz avant lui. A noter l'Allegro appassionato, fiévreux et serein à la fois, exprime au plus près, les deux faces de la passion brahmsienne, Eros et Tanatos, – l'équivalent du doublé ambivalent : Florestan / Eusebius de Schumann. Jamais l'élan poétique et l'architecture faussement simple des deux

dernières Sonates n'ont à ce point fusionné. La Sonate est l'un des sommets de l'inspiration chambriste de Brahms.

Enfin, de **Schumann**, les deux instrumentistes interprètent Märchenbilder, soit 4 pièces très contrastées inspirées de vieilles légendes populaires : il s'agit des (trop) rares partitions du répertoire écrites initialement pour alto et piano.

[SCEAUX \(92\), La Schubertiade](#)
[Hôtel de Ville](#)
[Samedi 19 janvier 2019, 17h30](#)

Informations
Réservations

Schubert: Sonate Arpeggione

Schumann: Fantasiestücke op. 73

Brahms: Scherzo de la sonate FAE

Brahms: Sonate op. 120 n° 2 en mi bémol
majeur



Léa Hennino, alto
Pierre-Kaloyann Atanassov, piano

RESERVATION

<http://www.schubertiadesceaux.fr/pierre-kaloyann-atanassov-et-lea-hennino-19-janvier-2019/>

Renseignements

06 72 83 41 86 – schubertiadesceaux@orange.fr

MASTERCLASS PRÉALABLE :

A 11h45 « A vous la scène » :

Master-classe publique de **Pierre-Kaloyann Atanassov** à destination d'un ensemble amateur sélectionné, suivie de la prestation publique de l'ensemble / En coproduction avec Proquartet Centre Européen de Musique de Chambre.

CD. Franz Schubert : Arpeggione, Quatuor La Jeune fille et la mort (Luigi Piovano, 2013) 1 cd Eloquentia

CD. Franz Schubert :
Arpeggione, Quatuor La Jeune
fille et la mort (Luigi
Piovano, 2013) 1 cd
Eloquentia. Le présent opus met
en miroir deux œuvres
emblématiques de Franz Schubert
composées dans la même période
: une période sombre qui
aiguise sa formidable
sensibilité musicale. Ébranlé
voire dépressif, le Schubert de



1824, celui des deux oeuvres ici abordées – la Sonate Arpeggione et le Quatuor La jeune fille et la mort-, saisit par ce regard sans concession sur la fragilité humaine et la désespérante solitude qui est la sienne. Ayant contracté la syphilis, le jeune homme de 28 ans reste alité condamné malgré lui mais sa clairvoyance musicalement géniale transparait sans fard, pointant une vivacité exceptionnellement mûre pour son âge. La mort est présente, et la plume d'une rare acuité. Une irrépressible aspiration au chant de l'amour y croise des gouffres amers ; l'emprise de la mort (prémonition troublante) guerroye avec les dernières forces vitales : c'est ce que nous offre à entendre **le violoncelliste Luigi Piovano**

qui réunit autour de lui **les cordes seules de l'orchestre de l'Accademia di Santa Cecilia**. Chaque oeuvre est abordée dans une version non familière dont les bénéfices se dévoilent en cours de lecture.

La Sonata en la mineur D. 821 dit l'Arpeggione et le Quatuor en re mineur D. 810 « La Jeune Fille et la Mort », les deux versions proposées dans cet album sont des transcriptions ; pour la première, Luigi Piovano, par ailleurs violoncelle solo de l'Orchestre Symphonique de l'Accademia di Santa Cecilia, réunit les cordes seules de la phalange romaine. Il nous propose une version pour violoncelle piccolo à cinq cordes et orchestre à cordes ; pour le Quatuor D. 810, Luigi Piovano a retenu la version pour orchestre à cordes écrite par Gustav Mahler en 1896.



Pour l'Arpeggione D821, Luigi Piovano a pris soin de choisir son instrument dans la connaissance des possibilités de l'instrument originel utilisé par Schubert (hybride à 6 cordes entre la viole de gambe, le violoncelle et la guitare, conçu par le facteur viennois JG Stauffer en 1823). Le piccolo utilisé par le violoncelliste italien réalise les octaves originales : il cisèle surtout la fluidité chantante de l'instrument, dévoilant tout ce qui dans l'écriture de Schubert relève du chant pur car le lied est bel et bien primordial ici.

Les solos soulignent l'âprete mélancolique de l'air principal qui dialogue avec le second dansant presque populaire et rustique, d'un caractère nettement brillant. De toute évidence, la transposition fait valoir l'exceptionnelle sensibilité expressive du violoncelle solo comme l'instinct musical du soliste. Le bénéfice des cordes comme un tapis sonore apporte de nouvelles couleurs une extension orchestrale évidente, même uniquement aux cordes : la partition gagne de

nouvelles respiration, un souffle qui amplifie l'effet de contraste entre nostalgie maladive (dépressive) du premier motif et élan chorégraphique (plus insouciant) du second. L'approche de Piovano dans l'Adagio accentue les qualités que nous remarquons dans le premier mouvement : langueur et mystère du premier motif où s'affirment la simplicité et la pudeur très profonde du violoncelle requis (William Forster III de 1795).

Schubert transcrit : geste allant, clair et fluide

Le 3ème épisode (Allegretto) est sautillant d'une précision et d'un grand raffinement agogique (comme son Saint-Saëns - intégrale pour violoncelle et piano-, également éditée par Eloquentia, remarquablement expressif et là aussi d'une belle caractérisation introspective). Le violoncelle affirme une flexibilité aérienne, une versatilité étonnante assurant l'allègement progressif de la matière sans perdre l'élocution très précise et volubile du violoncelle, d'une musicalité virtuose. Si le soliste avait souhaité faire briller, chanter l'instrument, mais aussi émouvoir par une sensibilité pure, il n'aurait pas agi autrement. L'Allegretto atteint un naturel et une complicité expressive avec les cordes qui l'entourent : toute la fin est écrite en légèreté et nuances, réalisant le haut intérêt de la transposition.

L'idée de transcrire pour orchestre à cordes l'admirable Quatuor La jeune fille et la mort D.810, peut surprendre... Que peut apporter un effectif plus nombreux, immanquablement plus dense pour ne pas dire davantage, en place d'un quatuor aux équilibres affinés, d'une lisibilité inatteignable ? Si la question mérite d'être posée, la défense de la transcription choisie se réalise d'elle-même... conçue à l'extrême fin du

XIXème par Gustav Mahler.

Les interprètes parviennent à maintenir le niveau d'élocution préalable (D. 821) en soignant la ligne expressive ; ils évitent surtout lourdeur et épaisseur, gageure difficile à relever sur le terme. Ils retrouvent en cela la cohérence de leur album des transcriptions des lieder de Mahler précédemment édité aussi chez Eloquentia.

L'agilité se détache en particulier dans le premier mouvement à l'activité nerveuse, finement énoncée ; les fins de phrase étant millimétrées par le violoncelle toujours fidèlement inspiré du chef et leader de l'effectif (Piovano a été récemment confirmé comme chef soliste de l'ensemble à cordes romain : une entente dont témoigne et confirme le présent enregistrement).



Le souci de clarté s'affirme, y compris dans l'âpreté qui manque parfois de rudesse tranchante dans les tutti rageurs, mais les cordes savent exprimer ce climat d'instabilité et de profondeur inéluctable (ajout de la contrebasse par Mahler), celles d'une eau inquiétante comme un secret qui plonge dans un

lac... Très engagés, acteurs d'une force puissante, les interprètes abordent le 2ème mouvement (Andante con moto avec variations : l'épisode le plus saisissant de Schubert) dans des qualités des pianissimi bénéfiques, n'empêchant pas qu'une certaine pesanteur (Mahler moins inspiré) s'impose malheureusement là où la forme quatuor glisse dans la pure magie suspendue. Pourtant malgré la largeur sonore liée à l'effectif, l'allant trouve à la fois cette urgence (galop de la mort séductrice), la prière de la jeune fille comme l'inquiétant mystère qui flotte continuent au dessus des instruments. Le Scherzo est âpre et intensément dramatique. Le violoncelliste leader veille là encore aux équilibres associant engagement et lisibilité y compris dans le trio plus détendu et insouciant, sautillant et gracieux. Le presto

final est une course échevelée aux secousses finement tressées. Le nerf et l'engagement des musiciens réalisent ce dernier mouvement comme l'élément libérateur de toutes les tensions préalablement énoncées. Sans perdre le fil tragique et lugubre, l'orchestre même épais évite la pesanteur et le pathos : sa ligne simple et dépouillée suit son cours coûte que coûte, offrant une couleur orchestrale au drame qui se joue. Le flux nerveux ne manque pas d'expressivité comme de caractérisation ; les musiciens misent sur une précision là encore jamais prise en défaut. La « chevauchée / tarentelle » reste l'une des plus passionnantes de Schubert. Le dénouement spectaculaire et théâtral où la mort reprend ce à quoi elle avait fait mine de renoncer, est vif, frappant, d'une inéluctable évidence. Voici un jalon dans la complicité du violoncelliste et de l'orchestre qu'il dirige. Sans atténuer ni diluer l'intensité schubertienne, les interprètes savent en éclairer les arêtes vives, souligner les points de force de la délicate structure. Une gageure scrupuleusement relevée.

Franz Schubert : Arpeggione, Quatuor La Jeune fille et la mort (transpositions pour soliste et orchestre à cordes). Orchestre à cordes de l'Accademia di Santa Cecilia. Luigi Piovano, violoncelle et direction. **1 cd Eloquentia** EL 1446, enregistrement réalisé en mai 2013.